

— J'aimerais mieux, Sire, ne pas vous avoir vu aujourd'hui.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai perdu dans la mêlée le brimborion que j'avais à la boutonnière.

— Maladroît ! on t'en donnera des croix pour les perdre.

Puis il avait déjà fait quelques pas, quand il revint, et détachant sa propre croix :

— J'espère, dit-il, que vous attacherez celle-ci de façon à ne pas la perdre ; je vous la demanderai peut-être un jour.

— On s'y conformera, Sire.

Une admirable retraite eut lieu, comme on sait, retraite où Poniatowski perdit la vie ; il avait dit la veille à l'empereur : J'ai peu de monde pour défendre ce passage.

— Vous le défendez, avait répondu l'empereur.

— Et nous mourrons en le défendant.

Là commence une série de malheurs, même au milieu des victoires. Mais ce n'est pas l'histoire de l'empereur que je veux vous conter, c'est celle d'un grenadier de l'empereur.

Tous les deux, l'empereur et le soldat, se rencontrèrent encore une fois, pour la dernière fois, à la fin d'une grande bataille à Montmirail, à cette heure où l'étoile du grand capitaine jetait encore un vif éclat avant d'aller s'éteindre dans l'Océan.

Bénard, en allant au devant de Pennonai, avait été atteint d'une balle à la poitrine et renversé. La balle avait brisé la croix de l'empereur sur la poitrine du soldat, mais le soldat, mourant et gisant à terre, avait cherché les morceaux du brimborion, comme il l'appelait, et les avait placés dans un papier qu'il tenait serré dans sa main. Il criait encore *Vive l'empereur !* car on avait gagné la bataille.

Napoléon, la tête inclinée et l'œil triste, vint à passer et salua les blessés et les mourants.

— Hé ! mon empereur s'écria un moribond qui se leva avec effort : vous ne reconnaissez pas votre vieil Egyptien !

Napoléon ému s'arrêta.

Qui es-tu donc, toi ? lui dit-il d'une voix altérée.

Jean Bénard, de la 23^e demi-drigrade.

— Eh bien,.. mon brave,.. je te retrouve dans un vilain moment, et je crois bien que cette fois la croix est bien perdue.

Oh ! non pas, Sire..... ils l'ont brisée sur ma poitrine, mais j'en ai conservé les morceaux et, avec votre permission, je les garde,.. je les emporte avec moi.

L'empereur, ne pouvant maîtriser son émotion, s'éloigna sans mot dire ; mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il entendit le râle d'un

soldat qui expirait et qui criait encore : *Vive l'empereur !*

L'œuvre du Bon-Pasteur.

Voyez sur tous les bords cette blanche milice
Dont voici le blason : *Amour et sacrifice !*
Elle porte l'espérance à tous les cœurs flétris,
A tous ceux qui du monde ont le juste mépris.
Déjà plusieurs ont dit : « Sont ce les sœurs des anges
Qui laissent un moment leurs célestes phalanges
Pour aller recueillir les cris des malheureux
Consoler des douleurs en leur montrant les cieux ?
Mais non, ce ne sont pas des êtres angéliques,
Suspendant leurs concerts et leurs sacrés cantiques,
D'un repentir amer adoucissant les pleurs,
Ces anges d'ici-bas, nous les nommons nos sœurs.
Voyez ce noble essaim, ce sont de faibles femmes ;
Mais possédant le feu qui fait les grandes âmes,
Elles ont tout quitté : le baiser maternel,
Le ciel de la patrie et le toit paternel,
Pour s'offrir au Seigneur en nouvelles victimes,
Et sauver les mortels des éternels alîmes.
O vous, qui ne goûtez qu'amertume et douleur,
Ayez encore espoir, voyez le *Bon-Pasteur*.

Fraîche fleur du printemps, riieuse jeune fille,
Qui passez sans soucis au sein de la famille
Votre âge de bonheur, vos jours les plus heureux ;
Peut-être ignorez-vous qu'il est des malheureux.
Vos songes sont dorés, votre âme est radieuse ;
Les baisers maternels vous rendent bien joyeuse.
Vous ne connaissez pas les couleurs du cyprès,
A la coupe des pleurs vous ne bûtes jamais ;
Mais, enfant, écoutez : tout près de vos demeures,
Bien des cœurs de vingt ans comptent de tristes
[heures.

Hélas ! ils ont quitté le chemin des vertus,
Et l'ineffable paix en eux ne règne plus. . . .
S'élançant au milieu de l'Océan du monde,
Ils ont couru là-bas, emportés par son onde ;
Et tout en souriant à leur funeste sort,
En cherchant le bonheur, ils ont trouvé la mort.
Je vous vois, chère enfant, répandre bien des
[larmes ;

Ce récit vous fait triste, éveillez vos alarmes.
Enfant, consolez-vous, l'ange de charité
Va calmer votre crainte et votre anxiété,
Semblable à l'Alcyon, avec son aile blanche,
Qui couvre son doux nid, soudain sur lui se penche,
Quand la vague des mers, en élançant ses eaux,
Menace d'engloutir ces fragiles berceaux ;
Voyez-le qui s'empresse au bord du long rivage,
Et franchit la distance, atteint bientôt la plage,
Où prêt à se jeter dans l'abîme éternel,
L'âme a déjà perdu l'espérance du ciel.
Et l'ange bienfaisant qui dit toujours : Espère,
Fait briller à ses yeux la céleste lumière,
Par la main la ramène au chemin du bonheur :
C'est la fille sublime, enfant, du *Bon-Pasteur*.

UNE RELIGIEUSE du *Bon-Pasteur*.